

LE

# MONITEUR DE LA MODE.

## MODES,

### Renseignements divers, description des Toilettes.

Les toilettes dont on s'occupe en ce moment sont celles que nos élégantes doivent emporter aux saisons d'eaux, aux villes de bains et au bord de la mer. Pour le matin, ce sont beaucoup de pékins à fleurettes fond blanc ou nankin, en jupes tout unies recouvertes de la longue casaque pareille bordée de galon blanc, ou en redingotes festonnées en avant dans toute leur hauteur et aux revers des manches, et ces mêmes redingotes en poil de chèvre ou en soie foncée, dont la ceinture assortie s'attache en avant par une double agrafe. Pour le temps incertain et pour mille circonstances dans lesquelles elle est indispensable, la robe de taffetas noir à cinq ou sept petits volants avec une tête, à trois gros bouillons ou à trois ruches à la vieille étagées à la jupe, avec l'ornement semblable aux manches et à la pèlerine montante, qui s'ajoute sur un corsage demi-décolleté : puis, sans préjudice des robes de soie plus habillées, des robes de barège-grenadine, de gaze de Smyrne et de mousseline peinte qui sont les véritables parures d'actualité. On orne ces robes de sept petits volants bordés d'un biais de couleur unie, de plissés ou de bouillonnés. Leurs manches, larges, se garnissent de volants, de bouillonnés ou de plissés en rapport avec l'ornement de la jupe. Elles se font toutes à ceinture, et cette ceinture est un large ruban qui se noue sans agrafe, en avant ou sur le côté, à corsage montant, plat et attaché en avant par des boutons, ou bien froncés en gerbes, ou décolletés et à la vierge. Dans ce dernier cas on peut, à volonté, les recouvrir de la pèlerine pareille qui les accompagne presque inévitablement, ou de la pèlerine de dentelle ou de guipure qui les rend plus habillées, ou enfin se contenter de mettre en dedans une simple chemisette de mousseline ou de tulle serrée par un étroit velours.

Beaucoup de robes claires sont accompagnées d'écharpes pareilles, mais ces écharpes sont ornées de volants qui leur ôtent de leur simplicité étroite et un peu rigide. Les châles doubles de mousseline blanche se portent beaucoup aussi. Ils sont quelquefois garnis de hauts volants de mousseline pareille qui s'arrondissent autour d'une pointe à large ourlet, d'autres fois de plusieurs rangs de petite guipure blanche et noire et de petits velours. Les châles de cachemire brodé, garnis de dentelle ou de guipure, se mettent sur les robes de soie et même sur celle de tissus clairs de couleurs un peu foncées. Les

pointes de dentelle peuvent se mettre avec toutes les toilettes et leur ajoutent beaucoup d'élégance. Nous avons vu aussi des châles d'été en cachemire brodé fond noir ou carmin, à deux pointes qui sont souples et légers, quoique chauds et moelleux, et qui répondent à une lacune longtemps négligée dans les exigences du luxe. C'est aux propriétaires de la maison *Gagelin* qu'il a été donné de la remplir. Désormais, grâce à eux, la grande dame trouve dans ce châle d'été, d'un prix relativement modeste, un vêtement d'autant de style et de distinction que dans son cachemire d'hiver de la valeur la plus élevée.

Nous avons remarqué, parmi les étoffes de soie à dispositions nouvelles de cette célèbre maison *Gagelin*, 83, rue de Richelieu, un grand carreau détaché noir pointillé, encadré d'or sur fond bleu.

Une draperie chinée Pompadour lilas sur fond blanc coupé de bouquets.

Un taffetas chiné jardinière à fond entièrement couvert.

Un dessin de plume sur grand carreau vert ou bleu, et fond de taffetas blanc.

Un pékin double chaîne, fond bleu à bande écossaise noire et blanche, et la même étoffe fond noir avec la bande blanche et marguerite des Alpes.

Comme tissus plus clairs, beaucoup de grenadines rayées et chinées, des gazes de Chambéry fond blanc à rayures de soie et à bouquets en toutes nuances, des gazes grenadines à grandes rayures chinées et rayures unies, avec petites baguettes de soie, et des mozambiques à rayures de deux tons et fleurettes de laine.

Deux charmantes robes de mousseline sont : l'une fond blanc à baguettes brunes avec un semé de roses, garnie de trois ruches à la vieille espacées à la jupe, à corsage plat, attaché en avant par des boutons de soie verte, et à ceinture de large ruban vert. Les manches, larges, sont coupées par quatre petites garnitures gaufrées.

L'autre robe, également fond blanc, pointillé de noir, à bouquets lilas, est garnie de sept petits volants, et ses manches, larges, sont de même couvertes de volants.

Une création tout à fait hors ligne de la maison *Gagelin*, est un burnous de cachemire entièrement brodé de ganses or et noir, qui produit l'effet le plus splendide.

Nous avons vu aussi des zouaves extrêmement variés de formes et d'ornements, et des châles nouveaux en cachemire noir pointillés et festonnés de paille.

Une gracieuse mode pour les jeunes filles est celle du petit corselet de velours ou de soie qui figure un second corsage décolleté sur le corsage montant.



Madame Bernard, une de nos plus habiles couturières, 462, rue de Rivoli, a composé dans le même genre un ornement de robes qui a beaucoup de succès. C'est un corsage figuré soit par des carreaux, soit par des bandes de velours. Une très jolie robe blanche, exécutée aussi dans son atelier pour une gracieuse châtelaine, est garnie de cinq petits volants à double feston. Ces volants sont froncés et surmontés de deux bouillonnés et d'une tête. Le corsage est tout uni, les manches, demi-fermées, ont trois bouillons en hauteur, et dans le bas, un petit volant au-dessus du poignet. Cette robe est accompagnée d'une écharpe garnie tout autour d'un volant pareil à ceux de la robe et surmonté d'un seul bouillon. L'extrémité de cette écharpe, rabattue sur elle-même, est garnie également d'un volant et d'un bouillon avec sa tête.

Les manches, qui se font le plus avec les étoffes claires, sont demi-larges, et froncées avec trois coulisses dans le haut, trois coulisses dans le bas, et des petites garnitures.

Sur les robes Pompadour qui, nous l'avons dit, se portent toutes à ceintures longues, ces ceintures sont d'une seule des nuances de la robe ou assorties à son dessin. C'est à la Ville de Lyon qu'on doit s'adresser de préférence pour trouver ces rubans harmoniés à toutes les dispositions possibles des étoffes. Aucun autre magasin n'en offre un choix aussi splendide. Aussi est-il bien peu de véritables élégantes qui, avant de quitter Paris, ne fassent une visite à la rue de la Chaussée-d'Antin, 6, un de leurs rendez-vous habituels. Elles y font, pour leur séjour à la campagne, une ample provision de ces gants dont la propriété exclusive appartient à la Ville de Lyon, et de ces mille objets de mercerie et de goût dont la supériorité a valu aux propriétaires de cette maison le titre de fournisseurs de S. M. l'Impératrice.

Comme ornement de passementerie pour les robes, elle a une broderie moyen âge qui se pose d'un seul côté et sert d'encadrement à la poche, et une garniture formant bretelles, épaulettes et brandebourgs, de guipure au crochet, que nous recommandons tout spécialement.

Ces corsages justes, que l'on fait maintenant, sont le triomphe des tailles parfaites qu'ils dessinent exactement, et dont ils font ressortir toutes les beautés. Il est donc essentiel qu'ils soient posés sur des corsets bien faits. Mais il est plus indispensable encore de donner une bonne direction au développement de la taille chez les jeunes personnes, et d'éviter pour toutes les femmes la compression des mauvais corsets, aussi disgracieuse à l'œil que pernicieuse pour la santé. A ce double point de vue, les corsets plastiques de madame Bonvallet, 5, boulevard de Strasbourg, avaient droit à la faveur qu'ils ont obtenue et qui s'augmentera d'autant plus qu'ils seront encore plus connus.

Les robes de mousseline blanche redevenues très en faveur pour cet été, ont des manches demi-longues, qui se portent sans autres manches en dessous.

Avec les autres manches habillées qui se font presque toutes larges, on porte des sous-manches de tulle bouillonné à volants de dentelle, ou de larges ballons de mousseline à poignet large formé par une grosse ruche de guipure mélangée de petits velours. Madame Colas, rue

Vienne, 47, en fait constamment de ravissantes qu'elle diversifie de mille manières. Comme manches plus simples, elle a des ballons de mousseline à poignets épais se terminant sur le côté par une patte fixée par un gros bouton d'orfèvrerie, ou à manchettes pointues. Elle fait encore pour le négligé des parures (col et manches), bordées d'un biais de piqué à fleurettes couleur nankin, ou lisérées d'un point de coton de couleur.

La forme adoptée pour les bonnets du matin est tout à fait ronde. On les entoure soit d'un velours, soit d'un ruban de nuance nouvelle, comme Magenta, marguerite des Alpes ou Ophélie, que l'on noue sur le côté gauche. Madame Colas nous en a montré de ravissants tout en guipure, et aussi de toutes coquettes petites fançons pointues, à larges pattes et garnies en dessous d'un velours ou d'un ruban à coques allongées et à longs bouts.

Au nombre des coiffures plus habillées que nous avons admirées chez madame Alexandrine, 44, rue d'Antin, un petit bonnet d'intérieur nous a plu tout particulièrement. Le devant en est plat et en pointe, le derrière un peu froncé. Il est couvert en avant de plusieurs rangs de dentelle noire sur transparent de ruban mauve, et sur les deux extrémités du premier rang sont fixées des étoiles d'or. Une étoile pareille est au milieu du médaillon de dentelle posé sur le devant de la pointe. A partir du dernier rang de dentelle, un rang en sens inverse enveloppe le fond et se termine en un double nœud de ruban mauve. Tout le tour du bonnet est garni d'une dentelle blanche, et en dessous sont une ruche de ruban découpé et des bouclettes de velours noir.

Une délicieuse capote de jeune fille est de taffetas blanc à bord coulissé, à fond plissé coupé par une coulisse et un nœud de ruban étroit. Une grosse ruche de ruban découpé entoure toute la capote, et en dessous sont, à gauche, une petite touffe de paquerettes, à droite trois boules d'or terminées en pointes qui semblent s'échapper du bandeau de blonde.

Un autre chapeau de madame Alexandrine, pris au hasard au milieu d'une riche collection, a un bord de paille d'Italie, un fond tombant de tulle noir brodé de paille, une traverse noire lisérée de rouge et de paille, qui se termine sur le côté par un nœud mélangé de ruban blanc avec la même bordure. Le bavolet noir brodé de paille, est dépassé par une petite ruche rouge. Le bandeau est formé d'une double ruche noire et rouge, et les brides sont, l'une noire et l'autre blanche, lisérées de rouge et de paille.

Le mélange du blanc et du noir continue à être très usité dans toutes les branches de la toilette. Nous l'avons vu produit d'une manière très heureuse par des branches de gros acacia et des grappes de fruits noirs, fournis par la maison de Laère, 18, rue de Richelieu, comme garniture de chapeaux de tulle ou de paille de riz.

Parmi les très coquettes coiffures que nous avons vu composer aussi tout récemment dans cette maison renommée à l'occasion du départ pour les eaux de plusieurs de ses élégantes clientes, nous en citerons deux :

L'une de roses églantines cerise et de lilas blanc, d'une fraîcheur et d'une grâce adorables ;







pour les robes de soirée, avec broderie de laque, de perles de valeurs fines et d'écaille. La garniture de la robe est en tulle d'un blanc pur et de fil blanc retenu de laque.

pour les robes de jour, avec le claque de laque, en tulle d'Italie, de laque, garni de plumes de héron, d'écaille, etc. pour lequel M. Desprez, boulevard des Capucines, est le fabricant sans rival.

les robes de nuit sont celles qui continuent à être en vogue. Ainsi, aux tulle, aux dentelles, aux corsets de crin et de paille avec et sans tulle. Les robes de nuit blanches ou grises les plus aristocratiques.

le succès de la robe antiphotopne : depuis plusieurs années véritablement une personne qui souffrait d'autant plus qu'elle était d'une robe d'antiphotopne, sous la robe blanche, couvrait ses yeux avec un renouvellement des années. Chaque fois que cette personne, sous pensée à la robe de M. Coulin. Mais nous a osé lui en proposer l'usage. La belle robe avait été vue par un article dans lequel nous faisons l'éloge de ce précieux cosmétique, elle ne fut, nous nous en dire, en a fait l'essai. Elle est pour rendre déjà ses yeux vus et à la robe qui encore a été d'arriver à une guérison. Mais, avec l'espérance, elle a retenu et la parole qui lui étaient naturelles et si nécessairement perdues. Monsieur Coulin de la rue de la Harpe, n° 24, mais il est en robe de chambre, où il marque un éléphant.

pour les robes de chambre pour la conservation de la chevelure, c'est l'eau de toilette de laque au baume de Tolu, de laque, le baume des cœurs de France et de Russie, etc.

pour les robes de chambre, en laque, en jupon de laque de l'empire, en ce genre de robe de chambre pour les productions les plus à la perfection moderne, et non seulement les robes de chambre et prairie :

pour les robes de chambre, le baume des cœurs et laque.



*Juste Paris*

*Le Monde*

L'éditeur: Imp. de la Presse, 11, rue de la Harpe, Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de R. Bopiteau (Robes de Pauline Conteur fr. Vivienne, 17).  
 Modes d'Alexandrine, r. d'Autin, 11. — Fleurs de M<sup>lle</sup> de Laëre, r. de Richelieu, 18.  
 Dentelles de G. Violard — Corssets Plastiques de M<sup>lle</sup> Bonwillet, Boul. de Strasbourg, 5.  
 Parfums de Légrand fourn. des cours de France, d'Allemagne et de Russie.

Entered at Stationers' Hall

LONDON, at the Monitor Office, 20, Great Street, Soho. NEW-YORK, Putnam & Co. General agents

MADRID, T. J. de la Peña

LE MONITEUR DE LA MODE N° 602.

— Colles rouges, composées d'une large bande de tulle, garnies d'une couronne de perles et d'un grand voile de tulle.

— Les robes de chambre et de nuit de tulle sont en vogue et sont garnies de plumes de héron et de tulle.

— Les robes de chambre en tulle sont en vogue et sont garnies de plumes de héron et de tulle.



L'autre de grosses roses cerise, avec feuillage de fantaisie, de paquerettes, de pensées de velours lilas et d'anémones d'or. Une grosse torsade d'or l'enveloppe d'un côté, et une grande grappe de lilas blanc retombe du côté opposé.

Pour la campagne et pour les bains de mer le chapeau privilégié est toujours l'amazone en paille d'Italie, de forme un peu ovale, garni de plumes de héron, d'autruche ou de faisan, pour lequel *M. Desprey, boulevard des Italiens, 38*, est le fabricant sans rival.

Ses coiffures d'enfants sont celles qui continuent à donner le ton à la mode. Ainsi, son *touriste, son castillan, son albanais*, ses casquettes de crin et de paille avec et sans visière, se voient-ils sur toutes les têtes blondes ou brunes des chérubins les plus aristocratiques.

Encore une conquête du lait antéphélique : depuis quelque temps nous plaignions véritablement une personne de notre connaissance qui souffrait d'autant plus qu'elle se plaignait moins d'une sorte d'infirmité qui, sous la forme d'une mousse blanche, envahissait ses joues avec fureur, surtout au renouvellement des saisons. Chaque fois que nous voyions cette personne, nous pensions à la belle découverte de *M. Candès*. Mais nous n'osions lui en conseiller directement l'usage. Un heureux hasard ayant fait tomber sous ses yeux un article dans lequel nous faisions avec chaleur l'éloge de ce précieux cosmétique, elle a eu confiance, et, sans nous rien dire, en a fait l'essai. Un seul flacon a suffi pour rendre déjà ses joues unies et roses. Elle ne s'arrête pas encore afin d'arriver à une guérison plus complète. Mais, avec l'espérance, elle a repris l'animation et la gaieté qui lui étaient naturelles et qu'elle avait entièrement perdues. Monsieur *Candès* demeure toujours *boulevard Saint-Denis, 26*; mais il est descendu au rez-de-chaussée, où il inaugure un élégant magasin.

Une composition vraiment salutaire pour la conservation et l'embellissement de la chevelure, c'est l'eau tonique et la pommade fortifiante au baume de *Tannin*, de *M. Legrand*, fournisseur des cours de France et de Russie, *207, rue Saint-Honoré*.

Les savons au cold-cream, au lait virginal, au jasmin impérial et au bouquet de l'impératrice, de ce magasin renommé, doivent être comptés parmi les productions les plus exquises de la parfumerie moderne, et nous recommandons comme senteurs douces et printannières :

*La rose-thé, les violettes de Parme, le bouquet des bois et le cyclamen d'Italie.*

Mme Marie DE FRIEBERG.

### GRAVURE DE MODES N° 602.

TOILETTE DES EAUX. — Coiffure empire, composée d'une large natte formant diadème, accompagnée d'une couronne de petites coques en ruban verts figurant un feuillage.

La natte et la couronne viennent se réunir derrière sous une touffe de tire-bouchons qui retombent sur la nuque en accompagnant le cou.

Les cheveux sont divisés en petites mèches frisées très légères qui garnissent tout le front.

Robe en mousseline claire, garnie de petits rubans verts, larges de 2 centimètres.

Robe de dessous en taffetas vert, formant transparent sous la robe de mousseline.

Le corsage de la robe de dessous est décolleté en cœur devant, et très peu décolleté derrière. Ce corsage a une petite manche courte.

Le corsage de la robe en mousseline croise de droite sur gauche; il est garni d'un *châle-revers*, doublé de taffetas vert, et garni de petites dentelles.

La taille est ronde et courte; elle a une ceinture verte, basse, avec un nœud tout à fait de côté, laissant tomber deux bouts en ruban n° 30.

La manche n'est pas doublée; elle se compose d'une manche large en mousseline qui forme quatre bouffants maintenus par des bandes de taffetas vert. — Une bande verte termine le bas. Deux bandes vertes partent de l'entournure (une dessus, l'autre dessous) et viennent en cintrant se réunir à la bande du bas; une dentelle blanche sort de dessous la manche.

La jupe, ample et busquée, est froncée à la taille. Elle est ornée d'un grand volant de mousseline qui remonte en tablier de chaque côté en diminuant de hauteur et d'ampleur.

Ce volant a, derrière (dans la partie la plus haute), 45 à 50 centimètres, et se réduit à 12 centimètres près de la ceinture. Il se compose d'une tête qui forme un tout petit bouillonné d'où retombe un petit volant, à peine froncé, bordé d'un ruban vert.

L'ampleur du grand volant ne commence qu'un peu en arrière, sur les côtés. Un volant plus petit, qui a aussi une petite tête bouillonnée, garnit le bas du grand volant; ce petit volant est presque à plat en remontant; il est cousu sur le grand et devient plus froncé dans le bas; il est bordé d'un ruban vert.

Entre les deux montants, il y a au bas de la jupe six volants de 8 à 10 centimètres posés en cintre et bordés d'un ruban vert.

TOILETTE DE JEUNE PERSONNE OU DE TRÈS JEUNE FEMME. — Chapeau en paille belge avec taffetas rose.

La passe du chapeau est en paille; le fond mou forme deux bouffants en taffetas rose, séparés par une coulisse à petites fronces; sur cette coulisse, et derrière la tête, est un nœud à deux coques et à deux bouts en ruban de taffetas rose n° 12.

Une bride de ruban rose couvre la jonction de la passe avec le fond.

Le bavolet, très tombant derrière et très court devant, est en taffetas rose.

Une grosse ruche en taffetas rose à bords découpés garnit tout le tour de la passe et du bavolet.

Sur le côté de la passe et posé sur la ruche est un nœud allongé en ruban rose n° 12.

Il n'y a pas de bandeau sous la passe; les joues sont accompagnées par des ruches en blonde.

Les brides roses sont en ruban n° 30.

Robe redingote en piqué fond blanc avec semis de petits bouquets bruns et roses, ornée de galons et de boutons blancs.

Le corsage est montant derrière, ouvert devant, avec deux revers arrondis et fermé en bas par deux boutons.

La taille est ronde avec ceinture en soie gros grain à mille raies *jardinières*.

La jupe en piqué, de grande largeur, a 5 lés; elle est fermée devant, du haut en bas, par des boutons sur un pli large de 5 centimètres.

La jupe est montée à plis plats. Chaque lé est diminué dans le haut par un pli qui se couche à plat sur l'autre lé. Chaque lé a, en outre, un seul pli plat crevé au milieu.







tectes qui ont condamné le malade à cette amputation, amputation nécessaire, indispensable, paraît-il; car les Tuileries menacent ruines. Le pavillon de Flore notamment ne se soutient qu'à force, je ne dirai pas d'emplâtres, mais de poutres, d'étais, de béquilles. Il le faut, hélas! Et devant ce mot, il n'y a qu'à se résigner. La cour se transportera donc à l'Elysée pendant la durée de la démolition et de la reconstruction. Les travaux ne commenceront cependant qu'au printemps prochain.

Les Tuileries, dont le germe, si j'ose m'exprimer ainsi, remonte à l'an 1342, se trouvaient à cette époque, qui le croirait aujourd'hui? en dehors des fortifications de Paris. Là était situé un hôtel appartenant à Pierre des Essarts. François I<sup>er</sup> l'acheta, plus tard, pour loger sa mère, la duchesse d'Angoulême. L'hôtel fut ensuite démoli, et Catherine de Médicis fit construire le grand pavillon du centre, connu sous le nom de pavillon de l'Horloge, et les deux bâtiments latéraux avec terrasses. Henri IV, à son tour, y fit ajouter les deux pavillons qui viennent à la suite, et enfin, les deux pavillons de *Flore* et de *Marsan* furent édifiés par Louis XIII. Ce roi fut le premier souverain qui habita régulièrement les Tuileries. Louis XIV les abandonna pour Versailles, où Louis XV retourna, après un court séjour à la royale résidence de Paris. Louis XVI ne s'y vint installer qu'après avoir été forcé de quitter Versailles. On peut donc dire que c'est depuis Napoléon I<sup>er</sup> seulement que le château des Tuileries est devenu d'une manière continue le séjour des souverains français.

On sait avec quelle rapidité merveilleuse le Louvre a été achevé; nul doute que la reconstruction des Tuileries ne soit conduite avec la même promptitude quand on en sera là.

X. EYMA.

### LOUIS XIV A VERSAILLES.

Louis XIV, un jour qu'il se promenait dans le parc de Versailles, s'étonna qu'un cabinet de verdure ordonné à Le Nôtre manquât à la place assignée et ne se trouvât encore indiqué que par des poteaux.

Le monarque qui se plaignait naguère d'avoir failli attendre, attendait cette fois tout de bon.

On alla chercher en grande hâte l'architecte des jardins de Versailles, qui sentit son cœur se serrer quand il aperçut de loin Louis XIV frappant avec impatience de sa canne le sable d'une allée.

— Monsieur Le Nôtre, demanda durement le roi, depuis quand nos ordres ne s'exécutent-ils plus?

— Sire, répondit l'artiste en s'inclinant, voici quatre mois que vingt des meilleurs compagnons menuisiers de France travaillent à faire le cabinet de verdure, dont Votre Majesté a daigné approuver les plans; quoiqu'ils aient passé une partie des nuits à l'œuvre, ils ne pourront guère terminer leur besogne avant trois jours.

Un murmure de désapprobation se fit entendre parmi les courtisans qui entouraient Louis XIV; Le Nôtre se crut perdu.

Le monarque qui protégea Molière et qui lui donna même l'autorisation — d'autres disent l'ordre — de railler les marquis et de bafouer sans miséricorde leurs travers et leurs vices, jeta autour de lui un de ces regards froids qui glaçaient les moins peureux.

— Allez, Le Nôtre, dit-il, vos raisons sont bonnes. Défendez à vos ouvriers de passer les nuits et ne fatiguez pas ces pauvres gens. J'attendrai quinze jours de plus s'il le faut.

Le cabinet de verdure de Versailles, détruit depuis longtemps, vient d'être reconstruit à peu près sur les dessins de Le Nôtre, dans les ateliers de M. Waaser, en moins d'un mois, par quatre ouvriers, à l'aide de l'application de la scie mécanique au découpage des bois. On a pu le voir à l'exposition d'horticulture.

Le Nôtre n'avait pu découvrir, en France, que vingt menuisiers capables de travailler à son cabinet de verdure. Aujourd'hui, il en trouverait tant qu'il en voudrait, car plus de quatre cents ouvriers s'occupent, à Paris, du découpage mécanique du bois. Autrefois, le roi de France pouvait seul s'accorder le luxe d'un si somptueux ornement de ses jardins; en 1860, il ne faut être ni bien grand seigneur ni bien riche pour s'en donner un pareil.

Tel est le fécond résultat des progrès de la mécanique et de l'emploi des machines! Ils donnent de l'ouvrage à des centaines d'ouvriers, là où une vingtaine trouvait à peine à s'occuper; enfin, ils mettent à la portée de tous et vulgarisent un bien-être qui restait forcément le privilège d'un petit nombre.

N'est-ce pas là une curieuse et grande application du proverbe chinois, qui dit : *Avec le temps et le travail, la feuille du mûrier devient soie!*

SAM.

### L'ÉCHEVEAU-DE LAINE.

(Voyez le numéro précédent.)

#### IV.

Le vieux soldat ne fit aucune difficulté pour rester. Madame de Loqué hésita un instant, et paraissait fort embarrassée des questions qu'elle voulait adresser à Fleury. Elle rompit enfin le silence :

— C'est à vous qu'on a remis ce billet que vous venez d'apporter au chevalier?

— Oui, madame la marquise.

— Et qui vous l'a remis?



— Un mousquetaire gris... de nom et de cerveau....

— Grand Dieu ! s'écria la marquise en pâissant.

— Oh ! n'ayez pas peur, répondit aussitôt Fleury, n'ayez pas peur : le chevalier n'en fera qu'une bouchée....

— Comment ! c'est donc M. de Rainville qui se bat ?

— Oui ; ne vous l'a-t-il pas dit ? C'est étrange, parce que précisément il se bat pour madame la marquise....

Madame de Loclé poussa un cri d'effroi et tomba anéantie sur un siège.

— C'est avec ce jeune fou de l'autre soir, pensa-t-elle ; et moi qui ai cru un moment.... Oh ! le chevalier avait raison, il y a de la fatalité dans cette rencontre.... Et ce duel sera un scandale ! Ah ! monsieur de Rainville ! monsieur de Rainville ! Mais puisque ce vieux soldat est là, je vais un peu l'interroger, savoir ce qu'il faut penser du caractère, des sentiments du chevalier ; cela pourra m'aider.

Elle se retourna alors, et apercevant Fleury toujours debout et immobile, elle lui fit signe de s'approcher.

— Ah çà ! le chevalier est donc sorcier ? pensa Fleury. Tout ce qu'il m'avait prédit arrive. Je voulais sortir, on m'arrête pour me questionner.... Voyons.

— J'ai besoin de causer avec vous, Fleury, dit la marquise. J'ai quelques questions à vous adresser ; vous voudrez bien y répondre, n'est-ce pas ?

— Je suis tout aux ordres de madame la marquise.

— Fleury, vous connaissez mademoiselle de Mentelles ?

— Cette jeune personne que M. de Rainville devait épouser ? Oui, madame.

— Elle vous a paru jolie ?

— Comme un ange.

— Bien jolie ?

— J'ai dit : comme vous, madame la marquise, répliqua le sergent en frisant sa vieille moustache grise.

— Et M. de Rainville en est bien amoureux, n'est-ce pas ?

— Euh ! euh ! la question est délicate.

— Ainsi, il ne l'aime pas ?

— Je n'ai point dit cela.

— Alors, il l'aime donc ?

— Je n'ai point dit cela non plus.

Si le chevalier eût pu entendre Fleury répéter sa leçon, il eût été satisfait de l'intelligence du vieux soldat, au point de lui pardonner bien des sermons.

— Allons, Fleury, que signifie cela ? Je vous parle

clairement, et vous me répondez par énigme.

— Il serait difficile qu'il en fût autrement, madame la marquise.

— Pourquoi, je vous prie ?

— Parce que le cœur de M. de Rainville est lui-même une énigme, et qu'il y fait noir comme dans la gueule d'un canon.

— Ne vous a-t-il jamais parlé de mademoiselle de Mentelles ?

— Si fait, deux fois.

— Et que vous en a-t-il dit ?

— La première fois ?

— Oui.

— Qu'il l'aimait passionnément, à la folie, que sais-je !

— Mais c'est positif cela, cependant.

— Paroles obscures ! véritables rébus ! fit Fleury en secouant la tête.

— Et la seconde fois ?

— Ah ! la seconde fois, c'est différent. Ce n'est pas bien vieux, cela date d'hier.

— Et que vous a-t-il dit ?

— Tout le contraire que la première fois.

— Et vous l'avez cru ?

— Non pas ; je me suis dit : devine, si tu peux ! Et je n'en suis pas plus avancé.

— Véritable énigme en effet ! murmura la marquise en laissant pencher sa tête sur sa poitrine ; et elle tomba dans une longue rêverie, sérieuse au point que deux larmes montèrent jusqu'à ses paupières.

— Si je sais à quoi le chevalier compte arriver avec tout cela, je veux bien perdre mon autre jambe, se dit tout bas Fleury ; mais c'est étrange néanmoins comme il devine tout ce qui doit se passer ! Voilà la marquise dans les nuages, c'est le moment de m'en aller, selon mes instructions.

Madame de Loclé ne s'aperçut pas, en effet, de la sortie du vieux sergent, tant elle était plongée dans ses réflexions. Il faut dire que son esprit flottait d'une idée à une autre avec une perplexité extrême. Cette confiance de Fleury, sur laquelle elle avait fondé quelque espoir, n'avait fait qu'ajouter aux ténèbres dont elle était déjà entourée. Le chevalier aimait-il ou n'aimait-il pas sérieusement Louise ? c'était là ce qu'il lui importait de savoir. Les singulières réponses de Fleury ne pouvaient l'avoir tirée de cet embarras.

Elle était complètement absorbée dans ses hypothèses, calculs et réflexions, lorsque le marquis de Loclé entra surnoisement et comme un homme qui cherche à surprendre un criminel.



## V.

Le bruit de ses pas, si léger qu'il fût, éveilla cependant la marquise en sursaut pour ainsi dire. Elle leva la tête, puis quitta son fauteuil.

— Pardon, j'interromps votre lecture ! fit M. de Loclé en se dirigeant avec une insouciance affectée vers la table de gauche, sur laquelle il déposa un paquet de papiers qu'il tenait à la main.

— Mais je ne lisais point, répondit la marquise en se rapprochant de son mari, qui se souleva à moitié d'un fauteuil dans lequel il venait de s'asseoir.

— En tout cas, je trouble votre solitude, et je vais me retirer.

Il avait, en effet, ramassé sa liasse de papiers et se disposait à quitter la pièce. Madame de Loclé s'aperçut bien que quelque orage grondait déjà dans la tête et le cœur du marquis. Son front, d'ordinaire assez calme et doux, était soucieux, son geste était irrité, sa voix mordante, et son regard chargé d'une colère concentrée. Quoique bon, et d'une nature assez faible, il apportait dans ses relations les plus intimes la rigidité de la discipline militaire, avec laquelle il ne transigeait jamais. Les plus fins et les plus gracieux sourires de sa femme déridaient rarement ses traits. C'était un homme à écorce rude ; et dans le mari le soldat paraissait souvent. Depuis quelques jours surtout, il semblait avoir redoublé de rudesse, et chacune de ses paroles, chacun de ses gestes trahissait de vives préoccupations. Les éclairs de bonté et de familiarité qui, parfois, illuminaient les ténèbres de son âme avaient fait place à des accès de brusquerie.

— Je n'étais pas seule, répliqua la marquise en répondant aux dernières paroles du marquis.

— Ah ! fit celui-ci en regardant autour de lui avec inquiétude.

— Il n'y a pas d'étranger ici, reprit madame de Loclé.

— Alors, je ne comprends pas.

La jeune femme passa son bras sous celui de son mari avec tendresse, et penchant la tête vers lui :

— Vous ne devinez pas, dit-elle, que je pensais à vous.

— Merci !

Ce fut là toute la réponse du colonel ; puis dégageant son bras, il alla se rasseoir devant la table et se prit à feuilleter ses papiers. Le ton sec et la brièveté de cette réponse avaient frappé la marquise. Elle se contenta cependant, et se composant un masque charmant de sourires et de grâces, elle vint s'appuyer au dos du fauteuil de son mari. Puis, d'un ton moitié grondeur, moitié caressant :

— C'est là tout ce que vous trouvez à me dire ? fit-elle. Je suis heureusement en veine d'indulgence, et je veux bien vous pardonner.

— Vous êtes une femme adorable, répondit le marquis qu'un subit remords venait d'émouvoir ; et vous me feriez oublier mes devoirs les plus impérieux.

Toutefois il n'avait point détourné les yeux de son travail.

— En vérité ? Je ne m'en serais pas douté, répliqua la marquise.

Le colonel se leva alors, et baisant la main de sa femme :

— Est-ce là la preuve que vous voulez ? demanda-t-il ; puis il se rassit aussitôt.

— Oh ! mais c'est un triomphe dont je suis bien fière, savez-vous !

— En vainqueur généreux vous n'en abuserez pas.

— Au contraire. Je compte abuser de ma victoire.

Le colonel se leva de nouveau, avec un mouvement d'impatience cette fois.

— Vous voulez alors que je vous baise l'autre main ?

Il fit comme il disait, puis se rassit encore.

— C'est merveilleux ! s'écria la marquise ; vous êtes, ce matin, d'une galanterie !... Mais, ajouta-t-elle en lui frappant sur l'épaule, ce n'est pas tout.

— Que voulez-vous donc de plus ?

Cette fois, le marquis se leva avec colère, et se prit à marcher à grands pas dans le salon. Madame de Loclé parut faire un effort sur sa propre volonté. Il était évident que toutes ses coquetteries n'avaient d'autre but que de dissimuler l'embarras extrême qu'elle éprouvait à aborder le véritable sujet de la conversation. Le marquis se promena quelque temps silencieusement, puis revenant à la place où il était assis, et voyant que madame de Loclé continuait à fixer sur lui le même regard et à l'envelopper dans le même sourire, il ajouta pour compléter sa pensée :

— Chaque chose a son temps, que diable !

— Aussi est-ce pour cela que j'insiste. Depuis ce matin six heures vous êtes occupé de vos dragons, je réclame mon tour.

— Voyons, madame, j'ai un travail pressé à terminer ; je passe en revue mon régiment dans un instant ; mon secrétaire est malade, il faut que je fasse tout par moi-même. Tenez, remettez-vous à la place où vous étiez quand je suis entré ; et puisque, même absent, j'ai le bonheur de pouvoir remplir votre solitude, vous penserez à moi... Allons !

— Et vous, pendant ce temps, vous m'oubliez ! fit la marquise en voyant que son mari était retourné



à la table et s'était remis à feuilleter ses papiers.

— Le pourrais-je, mon Dieu!

— En voici bien la preuve, je crois.

— Vous avez tort de le penser.

— Aussi, n'accepté-je point votre proposition. Mais il y a un moyen de tout concilier. Vous êtes, dites-vous, fort pressé... eh bien! laissez-moi m'occuper avec vous des affaires de votre régiment...

— Ce serait, par ma foi, plaisant! Est-ce là l'occupation d'une femme?

La marquise se pencha alors vers M. de Loclé et lui dit à voix basse :

— Vous m'aidez bien quelquefois à faire de la tapisserie!... Est-ce là l'occupation d'un soldat?

A ces mots, le marquis pâlit, et la plume qu'il allait tremper dans l'encre lui échappa des doigts, il tourna vers sa femme un regard humble et suppliant.

— Mais c'est un caprice d'enfant! murmura-t-il d'une voix presque tremblante.

— Soit! répondit la marquise, qui sentait qu'elle reprenait de l'ascendant: je vous en passe bien, moi! quand il vous prend fantaisie, comme hier, par exemple, d'emmêler si bien les fleurs de mon canavas que je ne m'y puis plus reconnaître...

— Vous faites de moi tout ce que vous voulez, soupira M. de Loclé de plus en plus décontenancé.

— Nous le verrons bien! pensa la marquise.

— Eh bien! puisque vous le voulez absolument, mettez-vous là, et remplacez mon secrétaire.

Madame de Loclé s'assit en face de son mari.

— Mais vous ne direz à personne, reprit celui-ci...

— Que je me suis occupée des affaires de votre régiment?...

— Non, que je fais de la tapisserie...

— Oh! soyez tranquille.

Le marquis prit quelques papiers qu'il passa à sa femme en lui disant :

— Alors, transcrivez-moi ceci de votre plus belle écriture.

Madame de Loclé feuilleta rapidement ces papiers et les rejeta sur la table au fur et à mesure qu'elle y lisait ces titres : rations, équipements, rassemblements, enrôlements, etc. Un petit signe d'impatience indiqua bien qu'elle ne trouvait point ce qu'elle cherchait. Enfin, il ne lui restait plus que deux feuillets à examiner. Une subite rougeur lui monta au visage, et sa main se prit à trembler. Elle dévora des yeux ces deux feuilles, dont l'une portait pour titre : *Récompenses*, l'autre : *Punitions*. Elle parut satisfaite en lisant la seconde, et ne put retenir un mouvement de contrariété en suivant ligne par ligne la première. Elle se leva alors en disant :

— Tenez, je vous rends tous ces papiers, qui me paraissent fort ennuyeux.

— Ah! votre caprice est satisfait!

— Non pas précisément. Je vous rends tout, excepté...

— Excepté quoi?

— Cette liste de récompenses, qui du reste est fort courte.

— Et dans quel but? demanda le marquis en se levant aussi.

— Dans le but de vous donner quelques conseils... Je vous proposerai d'ajouter aux noms qui se trouvent déjà sur cette liste...

— Rien! rien! s'écria M. de Loclé.

— Bien peu de chose, cependant... un seul nom!... Vous êtes occupé, ne vous dérangez pas... laissez-moi faire, vous n'aurez pas besoin de vous en mêler...

— Eh! grand Dieu! qui donc peut vous intéresser à ce point?

Madame de Loclé hésita un instant, puis raffermissant sa voix qu'elle sentait tremblante, elle dit avec beaucoup de froideur apparente :

— Mais... M. de Rainville.

A ce nom le marquis éclata en fureur. Il frappa du pied, et arrachant le papier des mains de la marquise :

— Morbleu! madame, c'est une perfidie! et de quoi vous mêlez-vous, s'il vous plaît?

— Mais, des affaires de votre régiment. Vous m'y avez autorisée, je crois.

— Vous choisissez mal le moment de rire...

— Dieu m'en garde! Il me semble seulement que quel que soit le motif — et je l'ignore — de la haine que vous portez à M. de Rainville, cette haine doit disparaître devant le souvenir de l'héroïque conduite qu'il a tenue à Fontenoy.

M. de Loclé, les poings crispés, l'œil en feu, arpentait la pièce. Chacune des paroles de la marquise semblait l'exaspérer davantage.

— Oh! dites-en beaucoup de bien, murmurait-il tout en marchant, vous ne sauriez croire comme cela me fait plaisir. C'est le moyen que je l'abhorre.

— C'est noblement le payer du service qu'il m'a rendu! fit la marquise.

— Eh! morbleu! qui l'en avait prié?

— Personne. Et il n'en a que plus de mérite à mes yeux.

— Vous êtes bien facile dans vos admirations!

— Oh! non, monsieur, car je les réserve seulement pour qui sait me prouver qu'il est aussi galant homme que brave soldat, et ce n'est pas, à ce qu'il paraît, chose très commune.

Madame de Loclé avait appuyé avec intention sur ces dernières paroles.

— Ah! ah! du persiflage, de la raillerie! Tous les moyens que vous emploierez ne changeront rien



à ma résolution. J'ai juré que M. de Rainville ne serait pas capitaine, il ne le sera pas. Au surplus, votre sollicitude est on ne peut plus inopportune aujourd'hui...

— En quoi, s'il vous plaît? demanda la marquise.

— Pas plus tard que ce matin, le chevalier a commis une grave infraction à la discipline. Au lieu d'être à son poste où je l'attendais...

— Il était ici... répliqua vivement madame de Loclé, qui attendait cette occasion.

— Je m'en doutais! murmura le colonel. Puis il reprit: Et à pareille heure comment se trouvait-il chez vous?

— Pouvais-je le congédier?

— C'est que vous le recevez de façon...

— A ce qu'il revienne souvent, cela est vrai. Et il ne manquerait plus que vous poussassiez la haine jusqu'à lui interdire l'entrée de mon hôtel.

— Et quand cela serait?

— J'y verrais un motif de plus pour le bien accueillir. Et je vous préviens qu'en cela il y aura lutte de procédés entre nous. Plus vous manifesterez de haine contre lui, mieux je l'accueillerai. Et pour commencer je l'ai invité à souper ce soir.

— Soit! mais je n'y viendrai pas, vous souperez en tête-à-tête.

Cette réponse fit tressaillir la marquise; elle ne la désirait pas, tant s'en faut; un tête-à-tête avec le chevalier lui paraissait quelque chose de très scabreux, et pour tout au monde elle aurait voulu l'éviter.

— Tenez, pour que vous ne me parliez plus de M. de Rainville, je vous cède la place... s'écria tout à coup M. de Loclé.

— Non, monsieur, fit la marquise en arrêtant son mari par le bras, c'est à moi de me retirer.

Et elle allait sortir, quand M. de Loclé, faisant un retour à des sentiments de bonté et de douceur qui étaient le fond de son caractère :

— Vous partez, marquise, dit-il en tendant la main à sa femme, irritée contre le colonel, mais non pas contre le mari?

— Contre tous les deux, répondit madame de Loclé d'un ton décidé.

Et elle quitta brusquement l'appartement. Le marquis la suivit un moment du regard, et ses yeux restèrent même longtemps attachés sur la porte qui venait de se fermer. Il y avait moins de colère que d'irrésolution dans son attitude. Il hésitait entre ces deux pensées qui assaillaient son esprit : la marquise était-elle par hasard éprise du chevalier, ou bien était-ce simple dévouement, affaire de reconnaissance de sa part? Sur le premier point, il ne s'arrêta pas longuement, ayant toute confiance dans sa femme; c'est à peine s'il laissa prise à un léger

soupçon qui se dissipa devant cette réflexion que madame de Loclé savait très bien qu'une fois capitaine le chevalier épouserait mademoiselle de Mentelles. Cette sécurité du colonel à l'endroit de sa femme lui permit de s'appesantir davantage sur la seconde hypothèse, et le peu de sympathie qu'il ressentait pour de Rainville s'augmenta de toute la bienveillance que la marquise lui montrait et de tous les efforts qu'elle tentait en sa faveur.

— C'est que j'ai, moi aussi, une dette de reconnaissance à payer à Florac! Je ne puis oublier qu'à Fribourg il m'a sauvé la vie! Aujourd'hui il est ruiné, je veux refaire sa fortune par un mariage; mademoiselle de Mentelles s'est trouvée là à point nommé. Et comme je n'ai aucun ménagement à garder envers le chevalier, au contraire, je ne veux pas qu'il soit capitaine. D'ailleurs j'ai presque décidé madame de Mentelles à rompre cette union; il faut qu'aujourd'hui même elle prenne une résolution. Je vais lui écrire.

Ce disant, M. de Loclé s'approcha de la table, écrivit un billet, puis après avoir agité la sonnette qui se trouvait sous sa main, il se dirigea vers la porte qui donnait dans son antichambre en appelant un valet.

## VI.

A ce moment la porte s'ouvrit vivement, et le marquis se trouva face à face avec le chevalier. Il poussa un cri de surprise et recula de deux pas, tandis que de Rainville entraînait en examinant de la tête aux pieds M. de Loclé, dont la stupeur était grande.

— Pardon, monsieur le marquis, dit-il, mais je vois que ce n'était pas moi que vous attendiez.

— Ma foi non, monsieur! répondit M. de Loclé.

— Eh bien! c'est singulier de sympathie! ce n'était pas vous que je cherchais.

— Voilà de la franchise, au moins, de part et d'autre!

— Je crois qu'il nous eût été difficile de dissimuler notre désappointement...

— J'attendais Lafleur...

— Vous n'avez dû par conséquent que gagner à me voir entrer... tandis que moi qui cherchais la marquise...

M. de Loclé fut comme atterré de tant d'audace, et il sentit que les paroles échouaient sur ses lèvres. Il resta donc muet durant quelques minutes; mais ses regards parlaient pour lui. Le chevalier les brava avec calme, et se rapprochant du guéridon où se trouvait la corbeille à ouvrage de la marquise :

— Il faut, murmura-t-il, que je frappe un dernier et grand coup. Louise était sortie... en compagnie



de Florac peut-être... le temps presse donc ! L'occasion est belle...

Et profitant d'un moment où le marquis ne le regardait plus, il tira de sa poche un petit billet et le planta au milieu d'un des écheveaux de laine de la corbeille.

Revenu de son étonnement, M. de Loclé alla droit au chevalier, et d'un ton moitié poli moitié impérieux :

— Et qu'avez-vous à faire à la marquise, s'il vous plaît, monsieur ? demanda-t-il.

En ce moment s'entr'ouvrit légèrement la porte par laquelle était sortie madame de Loclé, et elle vint y appuyer son oreille. Du point où il était placé, le chevalier l'aperçut, tandis que le colonel ne pouvait rien voir.

— Ah ! elle écoute aux portes, se dit Rainville, tant mieux ! Et sans prendre garde à la question que lui avait adressée le marquis : — Ah ! monsieur, s'écria-t-il d'une voix émue, madame de Loclé est une femme d'une rare beauté...

— Fort bien ! mais je vous demande...

— D'un esprit charmant !

— C'est possible, mais...

— Cela est, marquis ! Et d'une grâce dont rien n'approche.

— Mais !...

— Elle porte le ciel dans ses yeux.

— En finirez-vous ?

— Et l'ivresse du bonheur dans le sourire de ses lèvres.

— Morbleu ! monsieur, cria le marquis en frappant du pied, je sais mieux que vous les mérites de ma femme, et n'ai pas besoin que vous me les appreniez...

— Pardon ! monsieur, pardon ! murmura le chevalier en se rapprochant du colonel, et que je suis étourdi ! Touché des bontés qu'a pour moi madame de Loclé, j'étais venu la remercier... et dans mon enthousiasme, je me suis oublié à vous dire ce que je lui aurais dit à elle-même.

— Mais ma femme, monsieur, sait aussi toutes les qualités qu'elle possède, et vous pouvez vous dispenser...

— Ah ! que les maris sont bien comme ces gens trop riches qui ignorent l'étendue de leurs biens !

— Je ne suis pas de ces maris-là.

— Vous en êtes le type. Ne venez-vous pas de dire que la marquise connaissait tous ses mérites ?...

— Je ne m'en dédis point...

— Et vous oubliez qu'elle est d'une modestie qui lui défend de se croire si bien partagée. C'est une qualité que vous lui retirez ou que vous ne lui saviez pas... Écoutez donc, il faut vous résigner à subir le sort commun à tous les maris.

— Hein ? que signifie ? s'écria le marquis avec une sorte de terreur.

— Oh ! mon Dieu, reprit le chevalier, n'allez pas plus loin que ma pensée ; je veux simplement comparer les maris aux moissonneurs qui, de loin en loin, laissent tomber de leurs mains chargées quelques gerbes que les glaneurs ramassent. Eh ! si les femmes donnaient tout à leurs maris, et si ceux-ci ne laissaient rien échapper de leurs mains, que deviendrions-nous donc, nous autres pauvres gens ! C'est à nous d'observer et de surprendre chez les femmes les qualités oubliées ou méconnues. Et comme elles ne souffrent pas que les moindres parcelles de leur trésor de grâces soient perdues, c'est un mérite à leurs yeux que de savoir les découvrir. C'est là-dessus que nous comptons pour vivre, nous autres les glaneurs. Flatter une femme par où tout le monde l'admire, folie ! Se prosterner devant des qualités que les maris apprécient, temps perdu ! Et c'est précisément par là que les femmes distinguent un homme d'esprit d'un sot. Vous n'avez pas toujours été marié, monsieur le marquis, ne trouvez-vous pas que j'ai raison ?...

Dans l'intérêt de son projet, le chevalier n'avait rien encore trouvé de plus heureusement adroit que cette tirade ; et le ton de simplicité et d'indifférence apparente avec lequel il la débita lui prêtait plus de perfidie. On peut dire qu'il avait fait tomber goutte à goutte le poison dans l'esprit du marquis.

— Seulement, reprit celui-ci, vous oubliez qu'un jour vous serez aussi...

— Marié, vous voulez dire sans doute ? Je ne le pense pas...

— Vous renoncez donc à votre union avec mademoiselle de Mentelles ?...

— C'en est fait !

— Ainsi, madame de Mentelles vous a congédié...

— Pardon !.. vous saviez bien, marquis, qu'on ne me congédie pas, moi, au contraire. Exemple :

— Silence ! s'écria le marquis tout épouvanté.

— Je le veux bien, répondit le chevalier. Non, monsieur, c'est moi qui me suis retiré, et très heureux, au fait, de ne vous avoir pu fléchir ; car je ne perds à cela qu'une fort belle fortune. Il me restera ma liberté, ma vie de garçon où j'ai trouvé tant de charmes, où tant de bonheur m'est encore réservé.

M. de Loclé ne fut pas maître de quelques craintes ; et pour mieux s'assurer des dispositions réelles de son adversaire, il fit mine de ne pas comprendre précisément, et tournant la question :

— Oui, plus libre désormais, dit-il, vous irez sur quelque champ de bataille conquérir de nouveaux lauriers.

— Non pas ! non pas ! s'écria le chevalier ; je ne l'entends point ainsi. Je vous avoue que je n'ai plus

pour la presse, et le sang me fait  
à cet et ses discours ne seraient bien  
interpréter de tels sentiments  
et il qui répond de moi, muni-  
plus à douter ; il était évident  
contre lui, contre son repos,  
de Rainville dirigeait tous  
jointe à l'insistance de la  
confusion dans les  
Il était devenu tout rêveur.  
assez fait pour le m-  
à quitter une place si bien  
et se promettait d'en représen-  
d'ailleurs dans la lettre  
la corbeille pour biter la capi-  
le marquis ne pouvait s'offrir que  
victorieux dans cette  
devenir. Et-il en l'arrêtant, je ne  
vous complètement perdu votre  
Le profit donc de cette occa-  
vingt-quatre heures d'arrêt  
à votre poste ce matin, et vous  
sur-le-champ.  
la marquise possè la porte et entra.

VII.

la femme, M. de Loclé déclara, de  
dentelle. Rainville s'acharna  
à se venger à part lui :  
elle va couronner l'œuvre.  
du sens de cette porte, mar-  
marquis, et...  
interrompit M. de  
vous pas autorisée à me mêler des  
régiment ? C'est pour la seconde  
de vous le rappeler.  
le marquis avec impudence.  
à sa gauche et son oreille et lui  
lui montrant la corbeille à tapisser-  
à quelle condition ?  
le marquis en rougissant.  
le chevalier se s'adressant à sa  
peut-être pendant vingt-quatre  
les arts ; mais le marquis  
que demain.  
lauriers le colonel.



le moindre goût pour la guerre ; et le sang me fait horreur. La paix et ses douceurs me sourient bien mieux.

— On pourrait mal interpréter de tels sentiments, chevalier...

— Fontenoy est là qui répond de moi, monsieur !...

M. de Loclé n'avait plus à douter ; il était évident que désormais c'était contre lui, contre son repos, contre son honneur que de Rainville dirigeait tous ses coups ; cette tactique jointe à l'insistance de la marquise apportait une singulière confusion dans les esprits du pauvre homme. Il était devenu tout rêveur. Le chevalier pensa en avoir assez fait pour le moment, et il s'appropriait à quitter une place si bien battue en brèche déjà, et se promettant d'en reprendre l'assaut, tout confiant d'ailleurs dans la lettre laissée au milieu de la corbeille pour hâter la capitulation. Mais le marquis ne pouvait souffrir que son ennemi s'éloignât ainsi victorieux dans cette petite escarmouche.

— Pardon, chevalier, dit-il en l'arrêtant, je ne veux pas que vous ayez complètement perdu votre temps en venant ici... Je profite donc de cette occasion pour vous annoncer vingt-quatre heures d'arrêt pour avoir manqué à votre poste ce matin, et vous allez vous y rendre sur-le-champ.

A ces mots, la marquise poussa la porte et entra.

## VII.

A la vue de sa femme, M. de Loclé déchira, de colère, ses manchettes de dentelle. Rainville s'inclina en souriant et murmura à part lui :

— A merveille ! elle va couronner l'œuvre.

— J'ai tout entendu du seuil de cette porte, messieurs, dit la marquise, et...

— Et que faisiez-vous là ? interrompit M. de Loclé.

— Ne m'avez-vous pas autorisée à me mêler des affaires de votre régiment ? C'est pour la seconde fois que je suis obligée de vous le rappeler.

— Encore ! balbutia le marquis avec impatience.

Madame de Loclé se pencha à son oreille et lui dit tout bas en lui montrant la corbeille à tapisseries :

— Vous savez à quelle condition ?

— Silence ! fit le marquis en rougissant.

— Alors, reprit le chevalier en s'adressant à sa protectrice, vous savez que pendant vingt-quatre heures...

— Vous devez garder les arrêts ; mais le marquis ne les fera commencer que demain.

— Sur-le-champ ! hasarda le colonel.

— Impossible ! Vous savez bien que le chevalier soupe avec moi ce soir. Vous me l'avez promis, ajouta-t-elle en se retournant vers Rainville, et en tête-à-tête, c'est mon mari qui le veut.

— Mille grâce, madame ! fit le chevalier qui se dit en lui-même : On ne peut, en vérité, mieux servir les gens en voulant les perdre.

— Ainsi, c'est convenu, reprit madame de Loclé, de ma propre autorité j'ajourne les arrêts.

— Quelle idée ai-je eue de faire de la tapisserie, murmura le marquis, et un fond de tabouret jaune encore ! Puis, comme par manière de réflexion : Je souperai avec vous, dit-il.

Il ne comprit pas tout ce qu'il y avait de remerciements dans le regard que lui adressa la marquise.

— Allons ! monsieur le marquis, voilà une qualité de plus que vous ne connaissiez pas à madame de Loclé, que ce dévouement aux intérêts de ses amis.

Le colonel allait envoyer le jeune officier à tous les diables, quand on entendit sonner au loin les clairons qui annonçaient la revue. M. de Loclé bondit de joie pour ainsi dire, et saisissant le chevalier par le bras :

— Vous n'y manquerez pas cette fois ! s'écria-t-il, car je vous emmène avec moi.

Et il sortit précipitamment en entraînant M. de Rainville qui n'eut même pas le temps de tourner la tête pour adresser un regard ou un signe à la marquise.

— C'est à merveille ! dit madame de Loclé en s'asseyant dans un fauteuil près de son guéridon. Voici à coup sûr un symptôme sérieux de jalousie ; et si Florac, de son côté, sert aussi bien nos intérêts, tenant en échec mon mari d'une part et le chevalier de l'autre, il me semble que je serai maîtresse du champ de bataille.

Elle étendit alors machinalement la main vers la corbeille pour en tirer sa tapisserie, et ses doigts rencontrèrent la lettre que M. de Rainville y avait glissée, on se le rappelle. Cette lettre n'était point cachetée, et ne portait pas de suscription, d'où madame de Loclé conclut qu'elle lui était évidemment adressée. Elle l'ouvrit donc, quoiqu'en tremblant un peu.

— Ce billet est bien en effet pour moi, s'écria-t-elle, et il est signé du chevalier. Quelle imprudence ! si mon mari l'avait trouvé !

Elle fut sur le point de mettre en morceaux cette lettre, lorsqu'une idée subite la frappa. Elle relut le billet et ne le trouva point du tout compromettant pour elle, quoique fort passionné. Elle réfléchit alors que c'était au contraire un excellent argument dont il fallait tirer parti, qu'il importait que le marquis trouvât et lût aussi ce billet, et elle le remit dans la



corbeille, mais cette fois bien en évidence. A peine avait-elle fini cet arrangement qu'elle fut saisie d'une peur subite en entendant marcher dans la pièce voisine. Elle se leva pâle et émue, et se plaça en étendant sa robe entre la table et le visiteur qui allait entrer. Si c'eût été le marquis, je crois qu'elle serait tombée sans connaissance. Quand elle vit apparaître à la porte le visage du vicomte de Florac, elle sourit de contentement et porta la main à son cœur, qui battait à rompre le corset.

— Mon Dieu! que j'ai donc eu peur! dit-elle en se laissant choir dans le fauteuil.

Et elle était si heureuse de ce dénouement, que, pendant quelques secondes, elle ne prit pas garde au vicomte. Elle tourna enfin les yeux vers lui, et faillit éclater de rire en le voyant immobile sur le seuil, morne, les bras croisés, le sourcil froncé.

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

## BULLETIN DES THÉÂTRES.

Je préférerais de beaucoup avoir à refaire un bulletin de la Grande Armée, que de faire un bulletin dramatique en ce moment. Cependant il faut s'y décider; et si M. Alexandre Dumas (père) n'était pas venu à mon secours avec ses deux pièces, l'une au Vaudeville, l'autre à la Porte-Saint-Martin, je serais fort embarrassé.

Mon honorable collaborateur a bien voulu vous dire que la *Pécheresse* avait réussi à la Gaieté, où c'a été un succès de larmes. L'antithèse entre la Gaieté et les larmes qu'on y répand parfois a été si souvent développée, que je me garderai de m'y essayer aujourd'hui. Je gage que mes lectrices trouveraient cela un peu suranné, au moins autant qu'un ruban de l'an passé. Mais par contre, le même théâtre a donné un joli petit lever de rideau la *Toilette de ma femme*, par M. Pourchel. Cela est très bien réussi dans son cadre étroit.

Pour me jouer pièce sans doute, l'Odéon a fermé ses portes jusqu'en septembre prochain, sur une comédie peu durable, quoiqu'en vers, *Une veuve inconsolable*, par M. César Perruchot, qui n'est pas le César du Testament, dont le succès a ouvert et clos l'année théâtrale de l'Odéon. Cent soixante-neuf représentations! On n'a pas idée de ça! Et je gage que, à la réouverture, nous reverrons ce même Testament de César Girodot, en pleine jeunesse, comme s'il avait été écrit tout exprès pour la campagne nouvelle de 1860-1861. Des succès pareils ont l'inconvénient de rendre les directeurs paresseux. Le bon métier que cela devient! On se croise les bras et on laisse faire. Un testament comme celui-là équivaut à un gros héritage.

Et pour peu que le Théâtre-Français consente à ne pas enlever à M. de La Rounat mademoiselle Olga de Ville-

neuve dont les succès dans les grands rôles tragiques ont été si éclatants, il est permis de prédire à l'Odéon une brillante et fructueuse campagne pour la prochaine saison.

De mademoiselle de Villeneuve au Palais-Royal il y a loin; mais qu'importe! Parce que la tragédie réussit sur la rive gauche de la Seine, ce n'est pas une raison pour ne point signaler le succès des *Fils de Cadet Roussel* sur la rive droite. Succès de fou rire! Ah! je vous réponds qu'on ne frissonne pas là comme en présence d'Hermione, ni qu'on n'y pleure point ainsi que devant la *Pécheresse*.

Au Vaudeville, l'*Envers d'une conspiration*, comédie en cinq actes de M. Alexandre Dumas, comédie de cape et d'épée, a parfaitement réussi, quoiqu'on puisse dire que la pièce sort de la spécialité du théâtre. Mais qu'importe! le succès justifie bien des choses, sinon toutes! Dupuis, le transfuge du Gymnase, spécialement engagé pour jouer un rôle fait à sa taille dans cette pièce, y a réussi, comme à son ordinaire. Dupuis ne fera que traverser le Vaudeville, il est engagé à Saint-Petersbourg, après quoi nous le verrons revenir au Gymnase.

La pièce de M. Alexandre Dumas, à la Porte-Saint-Martin, s'est tour à tour appelée le *Bandit* et le *Gentilhomme de la Montagne*. Avec Alexandre Dumas le titre n'y fait rien, je vous parlerai plus au long de cette pièce, qui inaugure la salle d'été de la Porte-Saint-Martin, merveilleuse innovation.

Le Théâtre-Lyrique a repris les *Rosières* d'Hérold, grand succès, et a lancé une nouveauté en un acte d'une musique facile et gaie due à M. Dufresne. Cela s'appelle les *Valets de Gascogne*. Presque partout on prépare de nouvelles pièces.

Pierre OBEY.

Nous sommes certain de faire plaisir à nos lectrices en leur recommandant d'une manière toute spéciale et comme une lecture à la fois instructive et pleine de charme, la série d'ouvrages que M. Xavier Eyma vient de publier sur ses voyages en Amérique. Les *Femmes du Nouveau-Monde*, les *Peaux-Rouges* (scènes de la vie des Indiens), les *Peaux-Noires* (scènes de la vie des esclaves), le *Trône d'Argent*, le *Roi des Tropiques*, les *Excentricités américaines*. Les titres de ces volumes disent assez ce qu'ils sont. Le *Roi des Tropiques* renferme des découvertes historiques tout à fait nouvelles, présentées sous une forme dramatique et saisissante; on y trouve notamment le récit de l'enfance de mademoiselle Françoise d'Aubigné, celle qui fut madame de Maintenon, et des misères du premier âge de cette femme illustre plus tard. Quant aux *Excentricités américaines*, c'est le côté extravagant des mœurs de l'Amérique; rien n'est plus amusant et plus vrai en même temps. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que ces ouvrages ont un succès immense par l'originalité des sujets qui y sont traités. Le prix de chaque volume est d'un franc, à la librairie Michel Lévy frères.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.